

Miracles et prodiges de la vie mystique : Pontmain

Un signe apparut dans le ciel : une femme couronnée d'étoiles (apocalypse, chapitre 12)

Eugène et Joseph Bardebette en 1871

Lors d'une promenade au marché aux puces de la porte de Montreuil (banlieue de Paris) dans les années soixante-dix, mon attention fut attirée par un petit livre d'une cinquantaine de pages. Sa couverture fanée portait le titre : "Récit de l'Apparition de Notre-Dame de Pont-Main"— 17 Janvier 1871 — Abbé Marcel Cellier, Chapelain de N-D. de Pont-Main.

Je l'achetai pour quelques francs sans supposer un instant que je m'intéresserais bien des années plus tard à cet événement hors du commun.

Cette unique apparition étant moins connue que celles de Lourdes, je crois bon d'en donner ici le récit simplifié. Elle est particulièrement intéressante pour la raison que les deux premiers récits en ont été écrits le lendemain de l'événement, les premières enquêtes étant effectuées deux jours seulement après. Ces enquêtes ont tenu compte des plus petits détails.

Située entre la Normandie et la Bretagne, la commune de Pontmain (orthographe actuelle) recense aujourd'hui 935 habitants. Elle en comptait moins de cent à l'époque des faits.

En janvier 1871, les troupes allemandes déferlent sur l'ouest du pays. Le 17 de ce mois riche en événements, à cinq heures et demi du soir, César Bardebette et ses deux fils, Eugène, 12 ans, et Joseph, 10 ans, battent des ajoncs à la lumière pâle d'une chandelle de résine. Dehors la neige recouvre en partie le sol et les toits. Il fait très froid.

A la faveur de la visite d'une voisine, le jeune Eugène s'avance vers la porte de la grange restée entrouverte. Il voit alors, au-dessus de la maison d'en face, une femme, d'une grande beauté, suspendue dans le ciel. Son visage et ses vêtements semblent illuminés. Elle porte une couronne dorée, sa robe est parsemée d'étoiles.

Cette robe est d'un bleu proche de l'indigo des boulettes qui servent à blanchir le linge (1). Cette couleur superbe est malaisée à reproduire en imprimerie. Dans le ciel de Pontmain elle est, de surcroît, à la fois foncée et brillante, ce qui la rend particulièrement difficile à décrire. On peut dire que cet indigo est un bleu idéal mais aussi que —dans ce cas particulier— il est en quelque sorte une "idée de bleu" (nous verrons plus loin pourquoi).

Une bonne partie des habitants du village est maintenant réunie devant la grange.

Lorsque le lendemain on demanda à Eugène pourquoi il avait eu envie de sortir dans le froid il répondit : "J'allais voir le temps (qu'il faisait)". Cette réponse peut nous contenter mais nous pouvons aussi, à la manière du père René Laurentin, supposer que ce jeune garçon était allé jeter un coup d'œil dans le ciel dans l'espoir de revoir une aurore boréale comme celle à laquelle il avait assisté six jours plus tôt avec son père. On peut toutefois se demander si ce n'est pas une autre cause, celle-là moins rationnelle, qui a donné à Eugène l'envie de mettre le nez dehors. Pourquoi ne pas songer en effet à cette force inconnue qui, à Lourdes comme dans bien d'autres lieux, oblige des hommes, des femmes ou des enfants à sortir de leur lieu de vie sans trop savoir pourquoi et qui avouent pratiquement tous : "Il fallait que je sorte" ou "Il fallait que j'y aille".

Les enfants décriront le visage de cette apparition aérienne plutôt petit, blanc, souriant, et à certains moments rieur, mais le patois ne fait pas de distinction entre rire et sourire. On a prêté tardivement à Eugène Bardebette cette phrase charmante : "Elle m'a ri et je lui ai ri !". Ce sourire produisit en tout cas un effet hors du commun : "Lorsque la Vierge souriait, un bonheur immense que je ne pouvais comprendre m'emplissait la poitrine tout en me laissant pleine conscience de tout ce qui se passait !" (Eugène, 38 ans après l'événement). Ce sourire fut qualifié de "maternel", "d'une infinie douceur", mais aussi d'"ineffable", ces deux dernières formulations étant jugées banales par le père Laurentin. Elles ne le sont peut-être pas car ces mots prennent probablement un sens particulier dans ce contexte peu ordinaire.

La beauté du visage de l'apparition reste elle aussi une énigme : "On n'a rien vu de pareil ni en personne, ni en image". Lorsque, trois mois après l'apparition et à l'occasion d'une réunion à laquelle assistaient des religieuses mais aussi des femmes de notables, on demanda à Eugène Bardebette s'il pouvait remarquer dans l'assemblée une personne dont le visage pouvait être comparé à celui de la Vierge, il déclara simplement avec la franchise qui caractérise l'enfance : "Aucune, auprès de la sainte Vierge vous êtes toutes vilaines !".

Quelque temps après le début de l'apparition —que seuls six enfants voient— le personnage céleste est bientôt entouré d'un ovale bleu clair comportant quatre bougies tenues par des tiges horizontales. Cette disposition n'est pas inconnue des enfants : l'abbé Guérin a fait peindre quelques années plus tôt dans l'église un ovale bleu étoilé derrière une statue de la Vierge. On allumait à l'occasion des bougies fixées sur des appliques de chaque côté de cette statue.

(1) cette couleur a été précisément définie à la suite d'un test que les enfants ont subi séparément.

Illustration de A.A. Alleaume, 1871

L'apparition se met alors à grandir et avec elle l'ovale, en même temps qu'apparaît sous les pieds de la Vierge une banderole blanche longue d'une douzaine de mètres, formant un rectangle.

Un instant plus tard un trait doré se forme sur cette banderole.

— Vlà cor d'qué qui s'fait ! (voilà encore quelque chose qui se fait) s'écrient les enfants.

— ... V'là un bâton !

Le bâton se prolonge, puis descend en diagonale, remonte....

— C'est un M, un grand M comme dans les livres !

Quelques temps après : " V'la un A ! "

Les villageois ont entamé des chants religieux. Les lettres dorées continuent de s'inscrire lentement en capitales d'imprimerie. Elles finissent par former le mot MAIS qui reste un long moment seul sur la banderole. Puis d'autres mots se forment qui donnent à lire la phrase : **MAIS PRIEZ MES ENFANTS**

L'attroupement rassemble à ce moment la moitié du bourg, soit une quarantaine de personnes. Une rumeur d'étonnement mêlée d'incrédulité les parcourt tout à coup : les enfants viennent d'épeler une phrase dont l'orthographe irréprochable indique sans aucun doute possible qu'elle n'a pas été imaginée par eux !

Quelques minutes plus tard et pendant que les adultes chantent, les enfants s'écrient à nouveau : — V'la cor d'qué qui s'fait !... V'la cor des lettres !

— C'est un D...

Une deuxième phrase, inscrite à la suite de la première, se forme peu à peu sur la banderole : **DIEU VOUS EXAUCERA EN PEU DE TEMPS**

Un point doré et brillant, "gros comme un soleil", ponctue curieusement ces sept mots.

Et puis d'autres mots se forment encore, mais cette fois sous la phrase précédente. La première lettre est un M, qui se dessine sous le E du mot ENFANT. L'une des petites voyantes suppose alors que la première phrase va de nouveau se former :

— Ê va cor écrire "Mais priez mes enfants". Ê cré p'tét ben qu'on n'a pas pu la lire...

Mais cette fillette se trompe, car en même temps que les autres petits voyants, elle lit bientôt à haute voix :

MON FILS

A ces mots, des femmes s'exclament : "C'est la sainte Vierge !". Une clameur joyeuse parcourt la petite foule. Ensuite apparaissent deux autres mots :

SE LAISSE

— Ça n'a pas de sens, dit sœur Vitaline, qui est la maîtresse d'école. Regardez bien, il y a sans doute : "Mon fils se lasse".

— Mais non, ma sœur, il y a un I.

A la demande insistante des adultes, les enfants épellent plusieurs fois les lettres, mais c'est bien le mot LAISSE qui est écrit, ils en sont sûrs.

Tout à coup ils crient : — Allez donc, ça n'est pas cor fini. V'la cor des lettres !

La phrase complète devient alors : **MON FILS SE LAISSE TOUCHER**

Tout juste finie, elle est soulignée par un large trait doré.

— Chantez un cantique à la Vierge ! suggère le curé.

L'une des sœurs entonne "Mère de l'espérance", chant marial écrit vingt-trois ans plus tôt à Saint-Brieuc et dont les paroles prient Marie de venir au secours de l'Eglise mais aussi du pays (ce 17 janvier 1871, les Allemands sont aux portes de Laval, ville séparée de Pontmain par seulement cinquante kilomètres).

A cet instant, l'apparition lève les mains qu'elle tenait jusque-là baissées et, tout en en souriant, agite doucement les doigts au rythme du cantique.

Cela a pour effet de déclencher une explosion de joie chez les enfants qui sautent sur place comme s'ils voulaient toucher le ciel et battent des mains en criant : " V'là qu'è rit ! .. V'là qu'è rit !.. Oh ! Qu'ielle est belle ! Qu'ielle est belle ! ".

Mais si certains villageois montrent de la ferveur, d'autres sont encore incrédules et font preuve d'ironie. Un homme du nom de Jean Guidecoq s'adresse au petit Eugène à peu près en ces mots : "Tu vois, toi gamin ? Et pourquoi donc que je ne verrais pas moi aussi ? Si j'avais s'ment une leunette ou un mouchoué d'soie, j'verrais aussi ben qu'té ! (à cette époque on regardait les éclipses à travers la soie pour ne pas être ébloui).

On lui apporte un foulard, qu'il met naïvement devant ses yeux mais il voit encore moins bien et la foule se moque de lui.

L'apparition semble désappointée par cette diversion, et comme les enfants ajustent leur comportement sur elle, ils deviennent graves :

— V'la qu'elle tombe en tristesse !

Un crucifix rouge long d'une cinquantaine de centimètres apparaît alors devant la Vierge. Elle le tient incliné vers les enfants qui peuvent ainsi le voir de face. Ce crucifix comporte dans sa partie supérieure un écriteau blanc sur lequel est écrit JÉSUS-CHRIST en lettres rouges.

Et voilà qu'une étoile monte de dessous les pieds de la Vierge et entreprend d'allumer les quatre bougies. Le crucifix rouge disparaît et la Vierge reprend sa pose initiale, bras tendus vers le bas. Deux petites croix blanches apparaissent à ce moment, posées debout sur ses épaules.

Peu après un voile blanc monte lentement devant la Vierge, la cachant progressivement. Puis tout disparaît : l'apparition est finie. En tenant compte des nombreuses phases célestes et des petits événements secondaires terrestres qui n'ont pas été décrits ici, elle a duré en tout deux heures et demi.

Perception

Je crois bon de raconter brièvement ici un événement, il est vrai sans grande importance, vécu il y a quelques années alors que j'étais en vacances à Llança, petite ville tranquille de la Catalogne espagnole, située au bord de la Méditerranée.

J'ai depuis longtemps l'habitude d'emporter du travail lorsque je voyage. Vers le milieu du mois d'août, n'ayant pas trouvé le sommeil à quatre heures du matin, je prends la décision d'écrire quelques lignes. La maison, orientée plein Est, domine une colline qui tombe doucement dans la mer. On entend le tam-tam d'un bateau poseur de câbles qui fend l'eau vers le large. Puis le silence s'installe ; bientôt ce sera le matin.

A cinq heures, sous l'effet de la fatigue, je quitte mon cahier des yeux : une sphère orange brille au milieu de la baie vitrée qui est grande ouverte. Se détachant dans un ciel où poudroient des restes de nuit, cette boule parfaite est d'une saisissante beauté. Je suis un instant abasourdi par cette chose incompréhensible et superbe qui semble porteuse de sens. Mais tout à coup je prends conscience que ce que je contemple n'est autre que le soleil, levé à mon insu alors que j'écrivais. Une brume épaisse, protégeant mes yeux de l'éblouissement, en a masqué un instant la véritable nature.

Le premier matin vécu dans une maison inconnue explique cette brève méprise mais aussi complique les choses. La simple beauté d'un objet —céleste ou non, naturel ou non— peut-elle déclencher en nous un sentiment d'étrangeté ? Sommes-nous à ce point aptes à la confusion ? La réponse est probablement oui. Il suffit de s'intéresser un tant soit peu aux illusions d'optique pour s'en convaincre. Heureusement, cette stupeur n'a en réalité duré que deux secondes. Plus longue, elle aurait fragilisé mes certitudes. Rassuré, je me suis laissé aller à cette mélancolique rêverie : les Mayas et les anciens Egyptiens s'étonnaient-ils chaque matin de la splendeur du monde ?

A Pontmain une chose peut être considérée comme certaine : bien que muet, le spectacle auquel assistèrent les enfants fut d'une bouleversante beauté (1) .

La distance de la grange à la scène aérienne est malaisée à estimer d'après leur témoignage. Nous pouvons toutefois être certains qu'elle n'était pas inférieure à soixante-dix mètres (elle a été exagérément estimée à une centaine de mètres par plusieurs enquêteurs).

Cette distance minimum de soixante-dix mètres est importante. En effet, on peut s'étonner que les nuances des sourires de la Vierge aient pu être perçus à cette distance. Mais il y a plus troublant encore puisque les étoiles qui parsemaient la robe ont été précisément décrites comme comportant cinq pointes. La perception des enfants était si précise qu'ils ont pu distinguer les dents de la Dame céleste et jusqu'aux plus petits plis de son voile noir (en l'absence d'éclairage rasant, le noir s'oppose à la perception des petits détails) (2). Il est évident qu'il s'agissait d'une perception très particulière. Nous trouvons l'écho de cette perception anormale dans ce passage d'une lettre écrite par Joseph Bardebette le 11 février 1911, soit quarante ans après l'événement :

"Il me semble que ce soit produit chez moi, à ce moment, comme un phénomène d'adaptation de ma vue ; je percevais non seulement tous les détails de ses traits mais ses moindres jeux de physionomie, les nuances de son sourire".

Il s'est passé en fait relativement peu de choses pendant les deux heures que dura l'apparition. Le fait que cette longue période de temps semble avoir été vécue au temps présent constitue un autre fort indice d'authenticité. Autre élément tout aussi insolite : alors que c'est le plein hiver les enfants n'ont pas souffert du froid pendant les deux heures passées dehors.

Nous pouvons estimer qu'une scène particulièrement naïve fut donnée à voir ce jour-là dans le ciel de Pontmain. Mais nous pouvons tout aussi bien considérer que cette forme de théâtralisation était bien adaptée à l'imagination des enfants autant qu'à l'époque (les bougies étaient alors d'un emploi quotidien). Survenue bien avant l'invention du cinéma, cette apparition aurait été de toute façon ressentie comme féerique même si elle ne s'était pas déroulée sous l'effet d'états différés de conscience.

(1) Cette impression de beauté du visage de la Vierge ainsi que la chronologie des diverses phases de l'apparition n'ont pas disparu avec le temps, même au bout de plusieurs décennies.

(2) Les tests que j'ai effectués en ce sens ont montré que dans des conditions normales d'observation la perception de ces détails est impossible à une telle distance quel que soit le type d'éclairage adopté (plein soleil ou projecteurs de prise de vue en nocturne)

Orthographe

On peut considérer que l'exactitude de l'orthographe des phrases inscrites sur la banderole donne à cet événement une preuve difficilement réfutable de son authenticité. De toute façon, si les enfants avaient menti, pourquoi quatre d'entre eux seraient-ils entrés dans les ordres ? Et pour quelles raisons obscures auraient-ils poussé la tromperie aussi loin ? Par ailleurs, personne n'aurait songé à inciter les enfants à dire une phrase commençant par "Mais".

Ces enfants s'exprimaient d'ordinaire en patois, le français étant pour eux une seconde langue. Ces trois phrases n'étaient pas simples pour de jeunes enfants d'instruction modeste : au moment des faits, la France étant au début de l'alphabétisation, ils venaient tout juste de finir leur apprentissage sommaire de la lecture et de l'écriture.

Ces phrases comportaient en effet :

- une conjonction et un pronom de prononciation comparable : mais, mes
- un impératif : priez
- un infinitif : toucher (on sait que les infinitifs sont particulièrement propices aux fautes).
- Elles contenaient un verbe particulièrement difficile : exaucera.

"Mais"

La conjonction adversative mais introduit dans un texte une opposition, éventuellement une restriction à ce qui a été dit. Ses synonymes sont : cependant, par contre, pourtant, toutefois, etc. Une phrase qui respecte la logique du français ne peut donc pas commencer par "mais" (1).

Cela est si vrai que les sœurs sont persuadées que les enfants se trompent en épelant.

Cela devient plus compréhensible si l'on suppose que le Vierge a écrit: "Mais priez mes enfants !", comme on dit : "Mais, ne faites donc pas tant de bruit les enfants !", ou : "Mais, travaillez donc, les enfants !". Il n'est pas inutile de préciser que cette dernière phrase était assez souvent prononcée par une des sœurs chargée d'apprendre le français aux petits voyants. Ce mot leur était de toute façon familier puisqu'ils entendaient souvent des phrases du genre : "Mais, vas tu donc te taire ! "

On peut donc considérer que l'effet recherché était : "Mais priez donc, les enfants !". C'est en tout cas ce que dans leur mentalité simple ces enfants ont compris.

(1) Sauf bien sûr dans le nouveau roman et dans les formes littéraires qui lui ont succédé. Mais le nouveau roman ne verra le jour que soixante dix ans après cet événement.

A Pontmain les détails à fort caractère d'étrangeté que l'on remarque dans le déroulement de tous les événements comparables ne sont donc pas d'ordre testimonial puisque les mots rapportés par les enfants l'ont été avec une précision parfaite (1).

Le 18 décembre 1920, soit 49 ans après l'apparition, la voyante Jeanne-Marie Lebossé — devenue sœur Saint-André à Bordeaux en 1880— se rétracta officiellement et déclara n'avoir rien vu dans le ciel de Pontmain.

On peut voir dans ce reniement l'opportunité de douter de l'authenticité des témoignages de 1871. Mais cette rétractation n'est pas aussi simple qu'elle le paraît si l'on se donne la peine de relire les comptes-rendus des premières enquêtes. Etre témoin d'une apparition de type religieux peut se révéler particulièrement déstabilisant (2). Hormis quelques évolutions psychologiques conflictuelles qu'il serait trop long d'aborder ici, il semble que lors de ces événements très insolites se manifeste souvent (toujours ?) un élément perturbateur comparable à celui qui fait se désigner comme coupables des personnes mêlées aux affaires de hantise. Bernadette Soubirous eut à la fin de sa vie des doutes sur la réalité de ses visions, tout comme Thérèse de l'Enfant Jésus. A Garabandal, la Vierge avait plusieurs fois annoncé aux petites voyantes qu'elles se contrediraient et nieraient même l'avoir vue.

Cet élément perturbateur n'agit pas seulement par le doute. A Lourdes, au moment où Bernadette Soubirous vivait ses extraordinaires visions, une épidémie d'apparitions — certaines d'entre elles très bizarres— toucha une cinquantaine de jeunes filles et d'enfants des environs.

Pas un miracle, pas un prodige qui ne comporte ses failles ou ses bizarreries. Le ciel est-il faillible ou bien ces éléments baroques sont-ils sciemment organisés pour que nous soyons libres de croire ou de douter ? En ufologie aussi, comme dans pratiquement toutes les manifestations paranormales, des absurdités semblent élaborées pour nous laisser libres de croire ou ne pas croire à la réalité des phénomènes auxquels nous sommes confrontés.

(1) si précise que dès les premiers jours des mesures furent prises pour se prémunir de toute dérive rédactionnelle. Si le lendemain de l'événement la première communication écrite fut imparfaite (un mot inexact et trois ponctuations excédentaires), un jour plus tard ces imperfections disparaissaient dans la deuxième transcription (sœur Marie Timothée). Le 24 janvier, l'abbé Guérin recommandait dans une lettre de "n'ajouter rien, ni virgule, ni point".

En fait, malgré les précautions de leurs auteurs, ces deux lettres comportent elles aussi un point de trop à la fin de la description de la banderole ; mais on peut comprendre que sœur Marie Timothée et l'abbé Guérin n'aient pu éviter le réflexe poussant tout scripteur à placer un point final à la fin d'une phrase

(2) il s'agit probablement de la chose la plus bouleversante qui puisse arriver à un être humain

Guérisons

Il y a probablement eu des guérisons à Pontmain mais il n'est pas possible de les établir clairement pour au moins deux raisons. Dans ces régions, on consultait moins les médecins que les rebouteux et les dossiers des maladies conservés par les Oblats ont brûlé lors d'un incendie en 1895.

On peut déduire de certaines lettres conservées aux archives de la ville qu'il y eut en 1877 dans le sanctuaire des centaines d'ex-voto concernant des guérisons. Une lettre de l'abbé Guérin du 12 juillet 1871 mentionne un garçon de 11 ans guéri subitement alors qu'il se tenait à peine debout avec des béquilles. Mais les documents sont dans leur ensemble inexploitablement médicaux. Il est toutefois possible de mentionner un cas assez bien documenté : la guérison de Maria Veaugeois, survenue dans sa douzième année le 15 août 1899.

Voici un passage du récit autographe de sa guérison paru dans les Annales de Pontmain en janvier 1949 :

(...) Mademoiselle Jeanne Marin (...) me conduisit au célèbre Major Pelletier à Fougères ; celui-ci déclara que l'ostéomalacie atteignait un degré qu'il n'avait rencontré qu'une fois chez un homme qui en était mort. Il nous demanda l'autorisation d'appeler Madame Pelletier pour voir la masse informe que j'étais à l'enlèvement de l'appareil. Il lui fit toucher mes os dans lesquels —c'est sa propre expression— on enfonçait comme dans du beurre. Il nous conseilla d'écrire à l'établissement spécial de Pen-Bron qui répondit que si le diagnostic du docteur était certain il était inutile de m'y transférer. Peu de temps après, le progrès du mal s'accroissant encore, —il fallait même me faire manger— le médecin de St Georges, avec un collègue de Louvigné et un autre docteur en qui il avait grande confiance, viennent m'ausculter et se concerter pour examiner si je pouvais supporter un plâtre. Leur réponse fut négative : "Inutile de faire souffrir davantage la malade, déclarèrent-ils, on n'obtiendra rien ; sa faiblesse est extrême, il ne lui reste pas beaucoup plus de quinze jours à vivre" (...)

C'est alors (...) qu'on pensa à faire une neuvaine à Notre-Dame de Pontmain, se clôturant par mon pèlerinage du 15 août, avec promesse, si j'étais guérie, d'un voyage à Lourdes en action de grâce (...)

J'arrivais à Pontmain dans la soirée du 14 août ; ma garde-malade et le conducteur de la voiture furent obligés de se faire aider pour me descendre et, au moment de me mettre au lit chez les sœurs d'Evron, l'appareil ayant été retiré trop tôt, je tombais comme une masse sur la descente de lit. Ma chère infirmière appela au secours ; plusieurs religieuses et quelques jeunes filles de service montèrent et furent témoins du lamentable état qui était le mien.

Mes parents avaient demandé une messe à la basilique pour le 15, j'y assistai et j'y communiai ; aucune amélioration ne se produisit. On me fit me reposer pendant la grande messe, en raison de la chaleur et de la foule. Vers quatorze heures nous allâmes prier Notre-Dame bien près de son trône, les vêpres n'ayant lieu qu'à quinze heures. Nous étions là depuis quelques minutes seulement lorsque, me sentant plus mal, je dis à ma compagne que j'allais mourir. "Non, me répondit-elle, il faut prier avec confiance". Je récitai de mon mieux un "Souvenez-vous" et, immédiatement, mes membres remuèrent et un craquement se fit entendre ; ce bruit fit détourner ma dévouée garde-malade qui était à genoux ; c'est à ce moment qu'elle me vit marcher seule, sortir de la basilique par la porte la plus proche et descendre les marches avec précipitation. Du haut des degrés elle me dit :

— "Mais on dirait que tu es guérie !"

Me rendant alors compte de ce que je faisais, je lui répondis :

— "Ce n'est pas malin à voir que je suis guérie !" (...)